

Yvonne Knihbieler, Marcel Bernos, Élisabeth Ravoux-Rallo et
Éliane Richard, *De la pucelle à la minette : les jeunes filles de
l'âge classique à nos jours.*

Christine Piette

Volume 1, Number 1, 1988

À propos d'éducation

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057504ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057504ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Revue Recherches féministes

ISSN

0838-4479 (print)

1705-9240 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Piette, C. (1988). Review of [Yvonne Knihbieler, Marcel Bernos, Élisabeth Ravoux-Rallo et Éliane Richard, *De la pucelle à la minette : les jeunes filles de l'âge classique à nos jours.*]. *Recherches féministes*, 1(1), 119–120.
<https://doi.org/10.7202/057504ar>

COMPTES RENDUS

Yvonne Knibiehler, Marcel Bernos, Élisabeth Ravoux-Rallo, Éliane Richard,
De la pucelle à la minette. Les jeunes filles de l'âge classique à nos jours,
Paris, Temps actuels, 1983, (Coll. La passion de l'histoire), 259 p.

Après avoir longuement considéré la vulgarisation comme vulgaire, les historiens professionnels français tendent depuis déjà quelques années à produire pour un large public. *De la pucelle à la minette*, conçu par un groupe de l'Université de Provence s'inscrit dans ce courant. Très accessible par son style et sa présentation entrecoupée de courts « intermèdes » littéraires, ce volume n'en présente pas moins une information et une réflexion branchées directement sur les résultats de la recherche académique.

L'étude, divisée en treize chapitres thématiques et chronologiques, cherche à mettre en évidence qu'à partir du moment où, au XVI^e siècle en Europe occidentale, l'âge du mariage commence à être repoussé, apparaît une nouvelle phase dans la vie des femmes et, ainsi, un nouvel être social : la « jeune fille ». Deux conséquences principales s'ensuivent : d'une part, la société cherchera à régler, normer, aménager cette période entre la puberté et le mariage et, d'autre part, la jeune fille contribuera, avec tout ce que sa symbolique peut exprimer, à alimenter l'imaginaire masculin. Cette problématique à double volet sert de fil conducteur à l'ensemble de l'ouvrage qui veut démontrer comment, de l'âge classique à nos jours, ces deux aspects ont évolué et comment ils sont des miroirs fidèles de la conception de la femme qu'ont véhiculée ces sociétés successives.

La partie la plus importante du volume, est celle qui explore comment on a résolu les problèmes liés à l'organisation de la vie des jeunes filles. Dans la « bonne société », on a voulu meubler cette période de près d'une dizaine d'années d'activités qui préservent la jeune fille contre les tentations de la nature tout en étant conformes à son sexe. Une instruction rudimentaire — et encore les débats sur son utilité sont nombreux —, des loisirs triés sur le volet et d'une monotonie caractérisée, de même qu'une préparation à la vie sociale constitueront l'essentiel de la journée d'une demoiselle. Du côté des jeunes filles du peuple on n'ergote pas sur ce qui est bon ou mauvais pour elles. Il n'est pas question de gaspiller l'apport potentiel de quelque membre de la famille. Que ce soit à la ville ou à la campagne on la met donc au travail dans le but d'en tirer un salaire d'appoint. On veille cependant à ce que soit dans un métier « féminin » et dans le cadre protégeant la vertu.

Selon les classes sociales, les époques et l'espace géographique, la façon d'aménager le temps peut varier considérablement. Des constantes ne s'en dégagent pas moins. Pour tous, l'état de la jeune fille n'est jamais considéré en lui-même mais comme une préparation pour un après qui représente l'essentiel : soit le mariage, le plus souvent, soit l'entrée au couvent, marginal mais fréquent. Conséquemment, toutes les activités de la jeune fille, quel que soit son niveau social, sont conçues comme une préparation à son rôle d'épouse et de mère. Les longues années consacrées au trousseau, avec tout ce que cette occupation comporte d'image attentiste, illustrent bien la conception qu'on se fait de cet

intervalle entre l'enfance et la vraie vie. Un autre élément transcende également les époques et les classes : l'absence d'autonomie de la jeune fille. Ou bien on choisit pour elle, et ce, jusqu'au conjoint, ou bien ses choix sont si bien conditionnés qu'ils s'effectuent toujours dans le sens de la volonté surtout paternelle. Les méthodes s'adoucissent avec le temps mais, jusqu'au XX^e siècle bien entamé, ce n'est jamais en fonction d'elle-même que la jeune fille oriente sa vie. L'évolution du vocabulaire illustre mieux que n'importe quelle démonstration le refus de liberté qu'on lui oppose. Alors qu'avant l'époque classique les termes de fils et fille exprimaient la relation de filiation entre l'enfant et ses parents, les termes de garce et garçon désignaient les enfants de sexes féminin et masculins sans référence à leur cadre familial. Progressivement, avec la naissance de la jeune fille, le terme de garce prendra le caractère péjoratif qu'on lui connaît, alors que le terme de garçon conservera son sens premier. L'existence indépendante de la famille est permise au garçon; quant à la fille . . .

Parallèlement à la réalité historique, le monde des représentations, second regard du volume, occupe une place importante dans la démonstration. Cinq portraits de jeunes filles — quatre empruntés au théâtre et un au cinéma — interrompent le cours du récit historique, pour illustrer un moment dans l'évolution entre le XVI^e siècle et l'époque actuelle. Fines analyses, ces courts intermèdes viennent démontrer à quel point les œuvres artistiques, tout en étant le produit de l'imagination, n'est sont pas moins à la fois témoins et tributaires de la pensée de leur époque. Ces pauses, loin de constituer un hors-d'œuvre, sont, au contraire, habilement intégrés à l'ouvrage, car l'image de la jeune fille qu'on en extrait est celle-là même qui inspire le discours normatif du prêtre, du médecin et du père que développe le reste du volume.

De la pucelle à la minette explore, d'un point de vue féministe, un sujet neuf. L'interdisciplinarité, si fréquente dans les études sur les femmes, y est pratiquée avec intelligence et efficacité. On remarque toutefois une certaine inégalité entre les divers chapitres, la partie antérieure à la fin du XVIII^e siècle étant nettement plus faible que les chapitres qui suivent. À la décharge des auteur(e)s on doit cependant souligner que l'âge classique a fait l'objet de beaucoup moins de recherches et que les sources y sont plus rares. Cette même déficience des sources explique probablement l'insistance accordée aux attentes de l'entourage de la jeune fille alors que peu de place est faite à ses propres perceptions.

Globalement, l'étude éclaire bien comment l'attitude de la société française face aux jeunes filles s'avère révélatrice d'une conception générale du fonctionnement social. Elle ajoute un chapitre intéressant à l'histoire de la sujétion féminine. On peut cependant regretter une légère tendance à isoler l'histoire de la jeune fille de celle de son équivalent masculin. L'analyse aurait pu aller plus loin en explorant comment les relations entre les sexes ont pu avoir un impact important sur l'ensemble des relations sociales.

Christine Piette
Département d'histoire
Université Laval